

PRÉCIS ANALYTIQUE
DES TRAVAUX DE
L'ACADÉMIE
DES SCIENCES
BELLES-LETTRES
ET ARTS DE
ROUEN

THE LIBRARY OF
CONGRESS
SERIALS ACQUISITION

MAR 30 1942

1942-1944



IMPRIMERIE LAINÉ
ROUEN
1947



Dom Joseph POTHIER

Abbé de Saint-Wandrille

RESTAURATEUR DU CHANT GRÉGORIEN (1885-1923)

DISCOURS DE RECEPTION DU R. P. DOM LUCIEN DAVID
(30 octobre 1942)

MON RÉVÉRENDISSIME PÈRE (1),
MESDAMES,
MESSIEURS,

Il m'est agréable et facile de respecter la légitime tradition qui veut que le récipiendaire, dans un petit préambule discret, sache conjuguer une modeste de bon ton avec la satisfaction — par suite, la reconnaissance — de se voir admis en si honnête compagnie, comme on disait au grand siècle.

C'est que vous avez voulu surtout, Messieurs, en ces temps difficiles où les valeurs spirituelles doivent s'unir plus étroitement pour faire mieux rayonner leur bienfaisance plus nécessaire, voir se resserrer les liens qui, à travers tant de siècles, ont uni à notre abbaye de Fontenelle cette somme de valeurs spirituelles que représente votre Académie, même dès les temps déjà lointains où elle n'existait encore qu'à l'état dispersé, ou en puissance.

Et votre désir se rencontrait avec le nôtre — je parle au pluriel. Alors, qu'est-il arrivé? — Un accident! Je m'ex-

(1) Le R^m P. Dom Jean Pierdait, abbé de Saint-Wandrille.

plique. De ces deux pôles, de ces deux courants sympathiques, mis en contact, devait jaillir... l'étincelle, si j'ose appeler ainsi le simple moine noir que je suis. Or, une étincelle consciente sait parfaitement qu'elle n'est pas une étoile, qu'elle n'est, en somme, qu'une espèce d'accident, plus ou moins brillant. La « substance », plus respectable, pour parler métaphysique, c'est plutôt, il me semble, la double force qui l'a tirée du néant : en l'espèce, d'abord, votre estime bienveillante pour le vieux monastère normand, rajeuni, et d'autre part, la vitalité ressuscitée de Fontenelle, y compris, puisque vous le voulez ainsi, ce qu'un humble disciple de saint Wandrille a pu réaliser de son mieux, pendant une vie déjà longue, du programme que lui a tracé son abbé.

Cet abbé, Messieurs, s'appela, pour mes vingt-sept premières années de vie religieuse, Dom Joseph Pothier. C'est donc surtout à lui que je dois ce qui a pu vous paraître, en son disciple, de nature à fixer votre choix. C'est de lui que je voudrais vous entretenir quelques instants : par reconnaissance envers lui, et aussi par convenance envers vous, car vous pouvez avoir la légitime curiosité de remonter du ruisseau à la source, surtout quand il s'agit d'une source qui est, comme celle de la Fontenelle, si pure et si... chantante.

Et puis, comment un moine de Fontenelle pourrait-il résister à la tentation d'évoquer ici, en plein cœur de la Normandie, la mémoire de celui qui, comme soixante-dix-septième successeur de saint Wandrille, restaura la vie monastique et le titre abbatial dans la chère abbaye normande, et qui avait noué à Rouen et dans la région de si nombreuses relations de bonne amitié ? A la veille de la grande guerre, ne présidait-il pas encore l'Assemblée générale de la Société de l'Histoire de Normandie ? Il y appelait même que vingt ans

auparavant, il présentait aux Assises de Caumont un travail sur la musique sacrée en Normandie au XI^e siècle ; il y collaborait déjà avec ses amis, les abbés Collette et Bourdon, comme il rédigerait un peu plus tard, de concert avec le premier et avec M. Lottin, le commentaire important du *Graduel de Rouen* du XIII^e siècle.

Enfin, il m'a semblé que celui qui fut si longuement et — je puis le dire — si intimement disciple d'un maître illustre, très vénéré et très aimé, pouvait bien essayer de vous esquisser cette physionomie si attachante : physionomie de bon moine des anciens âges, de grand savant et d'artiste délicat, sans prétention, qu'une aimable simplicité rendait si sympathique.

L'ouvrier serait à la hauteur de l'œuvre providentielle à réaliser, et ce n'est pas peu dire, œuvre de science et œuvre d'art : retrouver à la fois le corps et l'âme de la plus belle et de la meilleure prière de tous les siècles, pour la rendre à l'Eglise de Dieu.

A l'annonce du décès de l'abbé de Saint-Wandrille, en 1923, l'Evêque de Saint-Dié, Mgr Foucault, grégorianiste averti, bien qu'assez... personnel, écrivait : « Le nom de Dom Pothier restera uni au chant grégorien comme celui de Dom Guéranger à la restauration de la liturgie romaine en France. » Et Dom Maréchaux, abbé de Sainte-Françoise-Romaine, un autre de ses bons amis, — il en eut beaucoup, et de qualité, — m'écrivait de son côté : « Je me rappelle la parole de Dom Guépin, abbé de Silos, à son sujet : « Voilà un homme qui, dans sa modestie, est l'auteur de « la révolution la plus heureuse et la plus durable qui se soit « produite dans l'Eglise. »

Certes personne ne fut moins révolutionnaire, d'esprit et de

caractère, que le très pacifique Dom Pothier. Pourtant, le mot de Dom Guépin apparaît assez juste, quand on envisage les obstacles de tout genre qui s'opposaient à la restauration du chant sacré, et qui, finalement, furent tournés ou renversés.

A l'époque où le jeune prêtre lorrain de vingt-trois ans, que son Evêque ne voyait partir qu'à regret, vint se mettre à Solesmes sous la direction monastique de Dom Guéranger, les livres de plain-chant, dans les différentes éditions, étaient lamentablement infidèles à la tradition; et plus lamentable encore était la ou les manières d'en interpréter les mélodies. Inutile de retracer ici l'histoire de cette décadence. La Normandie, comme le note le cher abbé Colette dans sa magistrale *Histoire du Bréviaire de Rouen*, n'était pas privilégiée. Avec sa liturgie tristement remaniée par les gallicans et sa regrettable édition du chant de Nivers, le chant, sans phrasé ni liaison, n'était plus qu'une suite de notes où rien n'indiquait le rythme et la liaison; et la manière de les scander lourdement était encore accentuée par l'accompagnement des contrebasses et des serpents. Serpents au pluriel pour la cathédrale, un de chaque côté, ainsi qu'en avait décrété le liturgiste fameux Urbain Robinet en 1729. Admirable trouvaille que ce serpent, rappelant sans doute aux chanoines en difficulté avec la note le serpent d'airain sauveur de Moïse!

Le plain-chant était alors justement classé par les musiciens comme un genre inférieur, et il était entendu que chanter d'église n'était rien moins que synonyme d'artiste.

Dom Guéranger, qui travaillait avec une ardeur infatigable et redoutable — « Dom Guerroyer », comme l'appelaient son ami et admirateur le pape Pie IX — à restaurer en France la liturgie romaine, avait envisagé dès le début

une restitution parallèle du chant traditionnel d'après les documents anciens : « On n'aura rien fait encore, écrivait-il dans ses *Institutions liturgiques*, si le chant, qui est l'âme de l'Eglise catholique, n'est aussi restitué à ses traditions antiques. »

Pour sa part, nous raconte un témoin, il apportait aux fonctions liturgiques, avec une diction parfaite et une voix très souple, une ardeur et un enthousiasme qui éclataient dans sa prière chantée. Mais qui allait pouvoir s'occuper de la restauration scientifique?

Il s'adressa d'abord à un jeune moine, très ardent pour le chant, Dom Jausions, qui se mit au travail. Mais il s'en laissait volontiers distraire par des études historiques et autres, pour lesquelles il était mieux doué et qui lui occasionnaient de fréquents déplacements; et d'autre part, certaine histoire plus que brève d'un infortuné *Directorium chori* de son cru, que j'ai racontée ailleurs, démontra qu'il n'avait pas précisément l'intuition grégorienne désirable.

La Providence allait bientôt envoyer à Dom Guéranger le collaborateur prédestiné, qu'elle préparait de longue main.

PRÉPARATION LOINTAINE. VERS LES SOURCES

Le 7 décembre 1835, aux premières Vêpres de l'Immaculée-Conception, dans le petit village lorrain de Bouzemon, venait au monde le petit Joseph-Marie Pothier, qui serait baptisé dès le lendemain; car dans ces vieilles familles chrétiennes, la mère avait hâte de pouvoir embrasser un petit chrétien. Plus tard, le moine musicien aimait à rappeler cet accueil de la Vierge immaculée à son berceau et il la chanterait de bien des manières, sur le mode grégorien. Et au dernier soir de sa vie, le 8 décembre 1923, ce serait encore

dans ses bras, comme jadis saint Joseph son patron, qu'il pourrait s'endormir.

Le père était le maître d'école du village, et en même temps premier chantre de la paroisse et un peu sacristain, sans parler de ses occupations de secrétaire de mairie, de fabricant d'hosties et de petit cultivateur. Il était d'ailleurs fort cultivé lui-même, malgré la modestie de sa tâche primaire, ainsi qu'en témoignent ses nombreuses lettres, fort bien rédigées et pleines de cœur, d'esprit et de bonne humeur, comme seront celles de ses deux garçons, Joseph et Alphonse.

Or, à l'école, l'étude et la pratique du chant sacré étaient placées sur le même plan — au moins — que l'arithmétique ou l'orthographe; et *chaque matin* — je souligne — les enfants allaient chanter non pas à la messe, mais bien « la messe » liturgique du bon curé Vautrin, celui qui fit chanter à Joseph sa première vocalise le jour de son baptême, en lui mettant, paraît-il, trop de sel sur la langue. Le chantre instituteur n'était pas toujours libre, mais les enfants, y compris, bien entendu, Joseph et Alphonse, allaient s'installer bravement devant les gros in-folio de Toul, et chantaient : ce qui valait du reste à chacun le somptueux honoraire de six sous. Mais l'épicière était bien fournie, dit-on, en bonbons et en billes.

Les vocations sacerdotales et religieuses germaient facilement en si bonne terre; et notre instituteur eut la grâce et la satisfaction de voir choisir par Dieu ses deux garçons. A l'âge de douze ans, Joseph entre au petit Séminaire. Il y sera suivi trois ans plus tard par son jeune frère Alphonse, qui restera son compagnon fidèle, son confident très aimé et très aimant — avec une nuance de respect — dans toutes les étapes de sa vie monastique, jusqu'à Saint-Wandrille et en

Belgique. Heureusement, — pour le biographe, — de nombreux voyages les sépareront souvent, ce qui nous vaudra une abondante correspondance, pleine d'intérêt, et touchante par la délicatesse de l'affection qui s'y exprime.

Du petit Séminaire de Senaide, le jeune Joseph passe à celui de Chatel, puis au grand Séminaire pour ses études théologiques. On peut penser qu'il y brillera suffisamment, car deux ans et demi après sa profession religieuse, Dom Guéranger pourra lui confier les cours de dogme, qu'il n'abandonnera, trois ans après, que pour l'amour de saint Grégoire. Dans les palmarès, on voit soulignés, entre autres, ses talents de latiniste, en prose et en vers : ils ne lui seront pas inutiles, pour l'intelligence du rythme grégorien et pour l'enrichissement du répertoire poétique de l'extra-liturgie.

Il eut la bonne fortune, — toujours providentielle, — en arrivant au grand Séminaire, de trouver parmi ses professeurs un musicien intelligent, l'abbé Hingre, qui saurait encourager ses dispositions grégoriennes, et dans le meilleur sens. Il deviendrait son ami de toutes les heures, bientôt son admirateur, et à l'occasion son défenseur.

Mais hâtons-nous de suivre notre séminariste à Solesmes; d'autant que la Providence semblait assez pressée de l'y voir entrer. C'est en effet avec dispense d'âge que Joseph Pothier serait ordonné prêtre à Saint-Dié, avec l'intention, agréée par son Supérieur et par son Evêque Mgr Caverot, futur cardinal-archevêque de Lyon, de se rendre auprès de Dom Guéranger, qui l'attendait.

Celui-ci discerna vite les mérites et les aptitudes de son jeune postulant. Dom Pothier m'a raconté jadis comment, étant novice, il feuilletait à la bibliothèque un ouvrage de

l'abbé Jules Bonhomme, récemment publié (en 1857), sur la restauration désirable du chant grégorien. Dom Guéranger vint à passer et, avec sa manière affectueuse et familière, lui mit la main sur l'épaule, et jeta un regard sur les pages qui intéressaient tant son novice. Il le félicita d'être si affélonné — expression patoise qu'il affectionnait — pour le chant sacré et l'encouragea à bien étudier une question si importante. Peu après, il l'adjoignit à Dom Jausions pour ses recherches grégoriennes. Dom Pothier, qui fit bientôt profession, le 1^{er} novembre 1860, se gardait, dans sa grande modestie, de discuter les avis de son chef de service, mais pour l'intelligence de la mélodie grégorienne, il s'entendait, en tout cas, à merveille avec un ami du monastère, l'aumônier, puis chanoine Gontier, du Mans, pour qui la manière de chanter des moines, souple, naturelle, avait été une révélation, et qui avait déjà publié en 1859 une *Méthode raisonnée de Plain-Chant* que Dom Guéranger avait fort appréciée et recommandait à l'occasion.

Voici donc Dom Pothier abordant avec Dom Jausions, et même sans lui, le domaine de la paléographie musicale, dans ses documents d'abord les plus accessibles : à Angers, au Mans, à Paris. Et presque en même temps s'offre à lui le moyen de vérifier les principes par la pratique. Car à peine a-t-il fait profession, qu'on lui confie la charge de zélateur, c'est-à-dire d'assistant du maître des novices, qu'il remplira deux ans, avant d'être nommé sous-prieur. Il eut alors à donner des leçons de chant aux novices, et aussi à ses confrères : leçons qui étaient très appréciées, comme nous allons le voir.

A cette époque se trouvaient à Solesmes, pour s'y former

à la vie bénédictine sous la direction de Dom Guéranger, les deux fondateurs de la Congrégation de Beuron, les frères Maur et Placide Wolter et leur premier novice Dom Benoît Sauter. Celui-ci deviendrait plus tard abbé d'Emmaüs, à Prague, et composerait une excellente petite brochure intitulée *Plain-Chant et Liturgie*, bientôt traduite en français. Arrivé à Beuron après son noviciat, il écrit, en français, à son cher maître de chant de Solesmes : « Excusez mon retard.... Vous savez combien je vous estime et vous aime, et combien je vous suis reconnaissant pour toutes vos bontés.... Grâce au bon Dieu, je puis dire que pour le plain-chant nous avons la vraie notion, la saine pratique, car nous observons avec beaucoup de soin vos enseignements, et je me rappelle encore très bien toutes vos explications, comme si vous étiez chez moi ; c'est votre *genius* qui me dirige dans nos petits essais. »

Tous les novices ou Pères qui suivaient les leçons de Dom Pothier n'étaient pas aussi bien doués que le frère Sauter. Ainsi, par exemple, Dom Couturier, prieur et maître des novices, qui succéderait un jour à Dom Guéranger comme abbé de Solesmes. Mais quelle édifiante docilité ! Il écrivait le 12 septembre 1866 à Dom Pothier, alors en Alsace, où il continuait à travailler en vue du futur Graduel : « Quand donc votre Graduel verra-t-il le jour ? En attendant, je veux vous dire comme à mon maître, et pour vous consoler de tous les soins que vous m'avez donnés, que j'ai pris à tâche, pendant votre absence, de solfier tous les graduels dont votre frère m'a remis la copie. Je suis bientôt à la 30^e page. Mais, cher maître, quelle misère de chanter seul, sans idée des intonations ! Vous me ferez recommencer, n'est-ce pas ? »

Mais le Graduel idéal n'était pas encore près de voir le jour : il attendrait encore... dix-sept ans ! Car le champ des investigations paléographiques s'élargissait chaque jour ; et puis, l'affaire d'une impression typographique, dans les embarras financiers où se trouvait alors le monastère, était redoutable. En attendant, il fallait chanter, et du grégorien authentique. Ici je cède la parole à Dom Guépin, qui pouvait raconter tant de choses intéressantes sur le vieux Solesmes :

« Comme essai pratique, quelques chants pour les processions — suivis de bien d'autres — furent lithographiés par Dom Pothier lui-même, avec le concours de son frère Dom Alphonse (entre 1867 et 1870). Le *maestro* fit tout de ses mains et suppléa par la patience et des procédés ingénieux de son invention à l'imperfection de son outillage ; il s'improvisa même dessinateur et orna son œuvre de vignettes, de lettres historiées, de culs-de-lampe, voire de dessins à pleine page représentant les mystères de l'Annonciation et de Noël. Tout cela était imité des *Heures* de Simon Vostre et autres imprimés des premiers temps. Quelle joie pour nous quand ces modestes cahiers nous furent distribués. Nous étions loin de penser qu'un jour les mélodies que nous chantonions, au début avec tant de peine, feraient peu à peu le tour de la chrétienté. »

Peu à peu, en effet, de tous côtés les regards commencent à se tourner vers Dom Pothier pour la restauration du chant sacré, comme ils avaient été attirés vers Dom Guéranger pour celle de la liturgie.

Il fallait donc interroger sérieusement, posément, les divers témoins de la tradition. Et il y en avait un peu partout, dans les archives et les bibliothèques. Voici donc notre pèlerin parti

en campagne d'exploration, mais sans l'austère tension de ces savants à sens unique qui ignorent ou méconnaissent tout ce qui dépasse leur domaine propre. Son abondante correspondance, surtout dans ses lettres plus familières à son cher frère Alphonse — *fratello mio carissimo*, — le montre en effet très simplement curieux, de cette juste curiosité qui enrichit l'esprit sans dissiper l'attention. Il se montre sensible à toutes les belles et bonnes choses. Entre deux trains, il fera, si possible, un petit tour de ville, surtout s'il y a quelque belle cathédrale à visiter, en France ou en Allemagne, et il la décrira avec admiration. Il prend le temps de contempler la beauté d'une page de manuscrit, avant d'en copier les hiéroglyphes. Il reste volontiers sous le charme des beaux paysages, qu'il décrit souvent avec émotion, sans faire de littérature. Le voici dans la région joliment accidentée des monts du Beaujolais. Par une vallée solitaire, il arrive en vue de l'abbaye des Bénédictines, à Pradines, où il se rend. Il écrit : « Le monastère, dominé par son petit clocher et situé sur une élévation très pittoresque, domine une aimable vallée assez étroite, et solitaire, au fond de laquelle coule la petite rivière. Là, sous une double rangée d'arbres, tout un chœur de petits oiseaux se réjouit, et leurs chants se mêlent aux murmures des eaux. Puisque je voyage pour le chant, il m'était bien permis, en ma qualité de musicien ambulante, ainsi que me nomme M. Cartier, de prêter attention à toute cette musique de la nature, si proche parente de la musique grégorienne. »

Autre marque de la liberté d'esprit — et de cœur — du bon moine paléographe. A l'occasion, il saura sacrifier l'intérêt d'une séance à la Bibliothèque nationale à un service de charité. Ainsi, en juillet 1873, il écrit de Trappes, près de

Versailles : « A la bibliothèque nationale, j'ai utilisé comme j'ai pu le trop peu de temps que j'ai pu y passer. J'avais hâte de revenir ici, pour les offices, le catéchisme des enfants. Car j'ai trouvé le curé bien malade et la paroisse à l'abandon. La charité m'a semblé me faire un devoir de venir à leur secours, surtout pour les enfants, qui sont là à attendre qu'on leur fasse faire la première Communion.... »

Si Dom Pothier savait compatir, il avait aussi le sourire et même le rire faciles, un bon gros rire irrésistible, jusqu'aux larmes. Et dans sa correspondance il ne manque pas l'occasion d'égayer ses correspondants. Son train a un arrêt à Châtellerault, le pays de la coutellerie. Une jeune vendeuse de petits couteaux de poche passe dans les compartiments. Dans celui de Dom Pothier, il y a un joyeux soldat de l'intendance, un riz-pain-sel, portant à son ceinturon le petit sabre-baïonnette réglementaire. On lui présente le choix de petits couteaux. Il examine bien, puis, sortant à demi du fourreau son sabre-baïonnette, il dit à la jolie vendeuse, avec un plus joli sourire : « Merci, Mademoiselle, je suis fourni ! » Et l'on devine que le bon moine en rit encore jusqu'au bout de sa plume.

Mais revenons aux neumes grégoriens. Le premier voyage un peu lointain de Dom Pothier fut occasionné, en 1865, par un fléchissement de santé. Le voilà parti pour une saison aux eaux de Soultzmat, en Alsace, avec son confrère Dom Pâquelin. Ils y feront connaissance, aux environs, avec la famille Marcus, qui fournira deux religieuses à Sainte-Cécile et un époux au journaliste Oscar Havard, qui devint leur grand ami. Mais Dom Pothier fera surtout connaissance avec la bibliothèque de Colmar et ses précieux manuscrits, pro-

venant de l'abbaye de Murbach. Le bibliothécaire, complaisant, lui prête ses documents, dont notre moine copiera les neumes avec entrain sur vingt grandes pages in-folio.

De Soultzmat, il va passer quelques jours à l'abbaye de Beuron, dont il admire la situation dans un magnifique et austère paysage de la vallée du haut-Danube, avec son cirque de montagnes et la sombre verdure des sapins. Puis le voici bientôt dans l'ancienne abbaye de Saint-Gall, où il rejoint Dom Pâquelin, fort occupé à collationner dans les vieux documents les œuvres de sainte Gertrude et de sainte Mechilde, qu'il publiera plus tard. Dom Pothier l'aide et l'aidera dans son travail, à Saint-Gall et ailleurs, mais il s'emploie particulièrement, cette fois, à copier le fameux Antiphonaire du moine reclus Hartker, qui paraîtra plus tard dans la *Paléographie musicale*.

L'année suivante, nouvelle saison à Soultzmat et nouveau travail sur les manuscrits de Colmar. Passage par Laon, aux précieux documents, et par Bâle, d'où il en obtiendra d'autres plus tard en communication.

VINGT ANS D'ÉTUDES ET D'APOSTOLAT (1860-1880)

Entre ces deux voyages, comme avant et après, le travail paléographique pourra souvent se poursuivre à Solesmes même. Car la réputation grandissante de Dom Pothier, unie à celle de Solesmes, incline les bibliothèques publiques, non seulement de France, mais de Suisse et d'Allemagne, à lui prêter leurs documents. C'est à ce travail à domicile que nous devons, de la main de Dom Pothier, des copies de manuscrits entiers ou presque entiers, où les neumes, sur les textes, sont dessinés avec un soin et une précision sans défaillances.

Les particuliers et les membres de Congrégations religieuses

rivalisent de complaisance pour lui fournir ou signaler des documents. Si bien que Dom Pothier aura pu rédiger dès 1868, à l'intention du futur Graduel et pour la composition des pièces requises par les fêtes récentes, des cahiers spéciaux contenant des séries d'Introïts, Graduels, etc., classés par tons. Mais il va encore continuer pendant quinze ans son enquête.

Le 27 mai 1869, il part pour un grand voyage de deux mois et demi en Allemagne. Quelle récolte grégorienne ! et dans sa correspondance avec Dom Alphonse, quelles notes personnelles savoureuses ! Mais je dois abrégé et me contenter de la sèche énumération des étapes : Rouen d'abord, puis Cologne, Wolfenbüttel, où il rencontre Dom Pâquelin toujours en conversation avec ses chères saintes Gertrude et Mechtilde, Magdebourg, Leipzig, Halle, Eisleben, Fulda, Gotha, Mayence. De Mayence, il repasse à Beuron, à Constance, à Saint-Gall, où, dit-il, « je travaille à la bibliothèque de sept heures à midi et de midi à sept heures, sans désemparer ». Enfin, Einsiedeln, où il y a tant de beaux manuscrits.

Ce ne sera pas, du reste, son dernier voyage en Allemagne. Dix ans plus tard nous l'y retrouverons avec un itinéraire assez semblable. Je noterai ici seulement un séjour à Wiesbaden, où il collationne, à la demande de son confrère le Cardinal Pitra, et aussi pour sa satisfaction personnelle, les manuscrits de sainte Hildegarde, la grande voyante, poétesse et musicienne du XII^e siècle. Il copiera intégralement ses œuvres musicales, si intéressantes et pour le texte et pour les mélodies, en style flamboyant et si expressives. Il en publiera plus tard diverses pièces, avec commentaires, dans la *Revue du Chant grégorien*, et ne manquera pas d'observer que dans le drame des Vertus, le diable se montre incapable de chanter

du grégorien. Quand il a à intervenir, il n'est capable de faire que du bruit : *fit strepitus*.

Les voyages de Dom Pothier en Belgique seront fréquents, surtout entre les années 1876 et 1883, lorsqu'il s'agira de préparer de loin ou de près l'impression du Graduel à Tournai, chez Desclée. Le 13 février 1876, il apprendra en effet à Dom Romary la grande nouvelle : Desclée, de Tournai, le fondateur de Maredsous, fonde aussi une imprimerie pour aider les Bénédictins dans leur œuvre de restauration liturgique, musique comprise ! Et il exulte : « Qu'en dites-vous, mon cher Père ? Donc nous allons nous y mettre et donner du saint Grégoire le plus pur possible. Nous verrons après pour les gros chantres. Mais d'abord la tradition et l'art. Conservons pour une autre circonstance l'adage : le mieux est l'ennemi du bien ! »

Et comme les caractères de la notation du XIV^e siècle, à ressusciter, n'existent pas, il va s'occuper de fournir le dessin des notes, neumes, clefs, etc., pour que le fondeur anglais puisse confectionner poinçons et matrices.

Mais en France même les bibliothèques ne manquent pas, et d'abord à Paris. Je cite : « Me voici rue d'Ulm, chez les Réparatrices. Après ma messe, je donne une classe de chant à la communauté... Puis je pars pour les bibliothèques, d'où je ne débride pas de 10 heures du matin à 4 heures du soir. J'ai commencé par Ste-Geneviève, puis ai vu la Mazarine ; en troisième lieu, nouvelle visite à la Bibliothèque nationale, où je retournerai demain et après.... Je compte faire mercredi un tour à l'Arsenal et retourner avec ma moisson à Solesmes jeudi. »

Puis le voici à Chartres, à Bourges, à Poitiers. A Autun,

il s'enthousiasme de la splendeur de la cathédrale, et il ajoute : « Et au séminaire, quels beaux manuscrits ! » On le retrouve plusieurs fois en Bourgogne, dans le Lyonnais et le Dauphiné, à Marseille, etc.

Une petite anecdote, à la bibliothèque de Beaune : « Le premier jour, écrit-il à son frère, ce fut assez drôle. A midi, heure réglementaire, j'arrive. Je déclanche la porte et j'entre. Je regarde à droite, à gauche, dans les salles. Personne ! point de bibliothécaire. Alors je m'assieds à une table et je relève les cotes intéressantes dans un catalogue imprimé. Au bout de quelque temps j'entends derrière mon dos une clef qui s'introduit dans la porte d'entrée, qui tourne et tourne encore. On ne pouvait ouvrir. Je crois bien, puisque la porte n'était pas fermée ! Enfin la porte s'ouvre. Jugez de l'ébahissement du bibliothécaire quand il voit installé ce personnage à capuchon, qui n'a pu entrer, évidemment, qu'à la manière des corps glorieux. Je lui explique que je ne suis point un ressuscité, etc. Le brave homme ayant repris ses sens, je lui demande les numéros des manuscrits désirés. Mais il ne peut s'y reconnaître avec ce nouveau catalogue imprimé. Je le prie de me permettre d'aller avec lui voir ses armoires. L'une est ouverte, en beau désordre, l'autre est fermée. Où, diable ! est la clef ? Il va chercher ses trousseaux, mais pendant ce temps je trouve la clef dans l'armoire n° 1, et je trouve mes livres. Il est dans l'étonnement de m'entendre dire : Ceci est un missel d'Autun du XIV^e siècle, ceci un antiphonaire, ceci un rituel, etc. Le voilà subjugué par ma science, et je puis travailler bien à mon aise. Deux ou trois personnes arrivent. On leur fait la confidence qu'il y a là un savant extraordinaire. Je dois répondre à plusieurs consultations. Par exemple : Que peut donc signifier le mot *Fulsienses* ? Je réponds

qu'il s'agit de religieux cisterciens appelés Feuillants, fondés par Jean de la Barrière, etc. Allons ! je vous amuse trop longtemps. Le reste à une autre fois. »

Mais il s'en faut que toutes ces randonnées de Dom Pothier en France et en Belgique ne fussent que des voyages d'études. C'étaient souvent aussi des voyages d'apostolat grégorien. D'un peu partout on lui demandait non seulement conseils et éclaircissements par écrit, mais leçons et conférences. Son feu sacré se communiquait aux maîtres et aux disciples de bonne volonté. Dans une lettre à son frère, il s'excuse de brusquer sa finale. Il est au petit séminaire de Saint-Gautier, au diocèse de Bourges. « Voici que M. Baptiste, le supérieur, arrive. Je m'arrête, car il ne peut plus être question que de chant. Demain nous allons ensemble au grand séminaire de Fontgombault, en chantant du grégorien, sûrement, tout le long de la route. »

Quelques lignes d'une lettre du musicien belge Joseph Ryelandt. Il s'agit des Dames anglaises de Bruges, évangélisées par Dom Pothier : « Ma belle-sœur, religieuse en ce couvent, vient d'être envoyée à leur maison en Angleterre. Mais là on chante encore des messes en style profane. Ma religieuse regrette tellement son chant grégorien, qu'après la messe conventuelle, elle se retire avec une autre sœur dans la buanderie, et là elles recommencent à deux tous les chants de la messe en grégorien. »

Bien des couvents de religieuses sont ainsi convertis, Dominicaines, Dames du Cénacle (à Versailles tout d'abord), Réparatrices, etc., et, naturellement, Bénédictines. L'abbaye lorraine de Flavigny aura la première bénéficié de sa science

musicale, liturgique et canonique, pour ses livres de chant, ses Constitutions, son Cérémonial, ses archives.

Mais les Ordres et Congrégations d'hommes ne sont pas en arrière pour restaurer avec lui leurs traditions et répondre à les bien interpréter. Je relève dans sa correspondance : Dominicains, Franciscains, Cisterciens, Chartreux, Assomptionnistes, Servites, Chanoines réguliers, Missionnaires divers, Clercs de Saint-Viateur, Jésuites, Frères enseignants de diverses Congrégations. Mais ce sont les Trappistes qui entrent les premiers, et à fond, dans le mouvement, suivant l'exemple du P. Marie-Gabriel, abbé d'Aiguebelle. C'est à Aiguebelle qu'aura lieu, en 1879, le premier vrai petit Congrès grégorien, où des personnalités musicales et religieuses viendront de Lyon, de Marseille, de Grenoble, de Langres, de Saint-Claude, et repartiront enthousiasmées.

Les grands et petits Séminaires ouvrent leurs portes à l'apôtre de saint Grégoire. Dans combien d'entre eux, où je suis passé longtemps après, n'ai-je pas entendu quelque vieux professeur ou directeur me dire : « Oh ! il y a bien longtemps, nous avons eu ici la visite de Dom Pothier. Quelle révélation ! Mais nous n'avons pas de livres, alors.... »

« LES MÉLODIES GRÉGORIENNES »

LE « LIBER GRADUALIS »

Des livres ! on lui en réclamait de partout ! Et il s'occupait bien du Graduel, mais les préparatifs matériels traînaient en longueur. Il écrivait, d'ailleurs : « Ce qui me préoccupe sérieusement, c'est de mettre à jour le travail préliminaire sur les principes, qui doit servir d'introduction au Graduel et à l'Antiphonaire, et pour lequel les caractères grégoriens sont aussi nécessaires. »

Ce travail préliminaire allait être un chef-d'œuvre. Il parut en 1880 chez Desclée. Il était intitulé : *Les Mélodies grégoriennes, d'après la tradition*. Ce fut un événement, dont les journaux se firent l'écho parfois très prolongé. On ne ménageait pas les louanges au nouveau saint Grégoire, au second Gui d'Arezzo. Un article anonyme de la *Revue de l'Art chrétien* — de l'abbé Hingre en réalité — donnait assez bien la note générale, dans son enthousiasme : « Le nouveau Maître qui vient de se révéler au monde savant, écrivait-il, semble sortir de l'école même de saint Grégoire, tant il se montre en possession des éléments qu'il s'agissait de faire revivre dans toute leur beauté native.... A la perspicacité la plus pénétrante et au goût le plus délicat et le plus sûr, Dom Pothier réunit l'érudition la plus abondante et la plus solide.... Et dans une synthèse de 268 pages, il a condensé et mis à la portée du vulgaire une science qui demandait un travail immense et un véritable génie.... » Et dans un long passage est définitivement résolue.... » Et dans un long compte rendu du journal *l'Union*, le rédacteur concluait : « ...En un mot, c'est la science qui parle, mais la science d'un artiste qui aime et fait aimer son art et la rend accessible à tous par le naturel et la clarté des explications.... Nous ne pouvons nous dispenser de relever, en terminant, un autre caractère de l'œuvre de Dom Pothier, c'est la tranquillité et le calme tout magistral de son exposition.... Toutes les disputes occasionnées par la matière qu'il traite passeront, mais le livre restera. »

De fait, les *Mélodies grégoriennes*, avec leur principe à la fois scientifique et pratique du rythme d'accentuation, appliqué à la composition et à l'interprétation des mélodies grégoriennes, principe si fécond aux points de vue de l'art musical et de la